

dement. On aurait pu croire que, sentant tout ce qui lui manquait, il voulait suppléer par le travail à la facilité absente, et se préparer avec d'autant plus de soin à l'avenir, que, pour lui, cet avenir devait être plus rude et plus difficile. Mais non, en raisonnant ainsi, on se serait trompé ; ce n'était point là le mobile de sa conduite.

Une seule pensée le préoccupait : procurer le bonheur actuel et assurer l'avenir de son frère. Après Dieu, — car il avait une tendre piété, — c'était là le centre où convergeaient ses pensées, ses désirs, ses actions. Son bonheur, ses joies, c'était le bonheur, les joies de son frère. Ses chagrins, c'étaient les chagrins de son frère. Il se réjouissait de ses succès et de ses triomphes ; et, plus que lui, il ressentait ses mécomptes et ses douleurs. Les fautes que commettait ce frère bien-aimé, et les punitions, — rares, il est vrai, — qui en étaient quelquefois les suites, le touraient cruellement. Si cela eût été en son pouvoir, il aurait dérobé les unes aux regards de tous, et les autres, il les aurait prises avec empressement pour lui seul.

Ce frère, si brillant et, à tant d'égards, si supérieur, bien loin d'en être jaloux, il l'aimait et l'admirait. Il aurait voulu le voir parfait en toutes choses. Il rêvait sans cesse pour lui succès, fortune, position élevée. Il l'aurait voulu aussi toujours pur, toujours généreux, noble de cœur et de conduite. Il veillait sans cesse sur lui comme une mère sur son enfant. Il s'efforçait d'écartier de lui les dangers, les obstacles, les moindres contrariétés. Ses livres et ses papiers, il les rangeait, il en prenait soin, et il éprouvait une grande jouissance à lui épargner ainsi quelque peine. Enfin, il s'oubliait constamment lui-même pour se consacrer tout entier à son frère ; et sans doute il n'aspirait à rien autre chose qu'à persévérer jusqu'à la fin dans ce rôle de dévouement et de sacrifice. Pour lui, il était heureux de vivre à l'ombre de son frère. Là, il voyait sa vocation.

Assurément, on ne saurait nier qu'il n'y eût dans cette tendresse quelque chose d'excessif et de désordonné, quelque chose même de bien dangereux pour Paul ; car la vie est une lutte, il faut s'y préparer longtemps d'avance ; et en s'efforçant ainsi d'aplanir devant lui les obstacles et les difficultés, Joseph rendait à Paul un mauvais service. Mais alors il ne le soupçonnait même pas. Plus tard néanmoins, dans une sorte d'illumination suprême, il finit par le comprendre ; et Dieu qui, avant tout,